

Billet Émilie et Ovila ou le succès dangereux

Henry Welsh

Volume 10, Number 4, June–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Welsh, H. (1991). Billet : émilie et Ovila ou le succès dangereux. *Ciné-Bulles*, 10(4), 29–29.

Émilie et Ovila ou le succès dangereux

par Henry Welsh

Fracassante la cote d'écoute de la télésérie *les Filles de Caleb* ! Plus de trois millions de Québécoises et de Québécois (selon le B.B.M. du 28 février au 6 mars, il s'agirait de 3352 millions de personnes) ont assisté à cette messe médiatique. Est-ce mieux que le couronnement de la Reine qui fut aussi, en son temps, un événement ? L'attente du public fut-elle plus haletante et passionnée que pour le dénouement fort précoce de l'attaque finale contre l'armée irakienne ? Il est vrai que dans ce cas oriental, les préliminaires, si j'ose dire, avaient eu quelque chose d'interminable. Ce chiffre donc, qui a sûrement fait plaisir aux commanditaires principaux de la série, a tout de même de quoi faire froid dans le dos.

Je me fais mouche du coche — dans le cas présent des attelages puisqu'il y en avait beaucoup — pour me poser une question, une seule, fût-elle impertinente. Si plus de trois millions de téléspectateurs étaient assis devant leur poste à regarder la même chose en même temps, compte tenu que les jeunes enfants étaient couchés, que les trop vieux dormaient depuis longtemps, que les travailleurs de nuit, les policiers, les infirmiers de garde, les sans-logis, les traîne-la-rue, les accoudés du comptoir et ceux qui s'en foutent, ne pouvaient pas *ex officio* se trouver devant leur télé, peut-on penser que c'est TOUTE la population du Québec qui s'est « encalèbée » douillettement ?

Comment ne pas frémir à cette idée orwellienne qu'une population entière est perfusée au même sérum d'images et de sons de façon hebdomadaire. Cela tient sans doute de la vérité des représentations offertes. À travers le destin des personnages se cristallisent bien des peurs, des espoirs, des échecs et des pusillanimités qui remplissent la vie des gens ordinaires.

Mais en même temps ? La vie peut-elle vraiment se figer instantanément parce que Radio-Canada diffuse une fois par semaine une longueur de ruban magnétique ? Magnétique, c'est le mot : un véritable magnétisme produit par l'écran du jeudi et auquel TOUTE une population succombait. Que n'ai-je goûté à cette félicité ! Non, je ne suis pas un jaloux malhonnête qui pleure d'avoir raté la chose. Pas plus que je ne crache mon mépris de la chose télévisuelle parce que, vous savez, seuls le cinémaaa ou le théâââtre... Je cherche simplement à imaginer comment, par quel enchantement ou quel concours de circonstances, le désir d'un public a pu unanimement se satisfaire de la même expérience à horaire fixe pendant plusieurs semaines. Je croyais au contraire que la diversité et la multiplicité des rencontres étaient les garantes de la félicité audiovisuelle. Passer de Denys Arcand à Théo Angelopoulos, puis à Howard Hawkes, puis à Claude Berri ou Ken Loach, pour citer les noms qui me viennent à l'esprit, voilà un parcours oh combien excitant. D'ailleurs qui se souvient du nom des réalisateurs d'un téléroman ? À part les vedettes, dont les journaux entretiennent soigneusement la popularité, on confond presque les noms des acteurs avec ceux des commanditaires.

Je dois certainement revoir ma façon de regarder. Il faut croire que la communion des médias est une vertu de l'époque. À travers elle on est certain que les déviations, les errances sont contenues — du moins le temps d'une série — dans des limites repérables. Un tel assignement de la faculté téléspectative a de quoi rassurer et conforter les investisseurs. Ce n'est pas pour rien que Téléfilm Canada se plaît à rappeler que les fonds mis à la disposition des producteurs d'émissions de télévision sont rentables, en terme de popularité en tout cas. Il y a va donc de la survie d'un secteur industriel.

Quoi qu'il en soit, la grande réussite de Radio-Canada est d'avoir battu les concurrents avec un produit purement québécois. Les *Dallas* et autres séries américaines sont loin derrière, ce qui entretient la bonne image de notre télévision à l'heure où des nuages assombrissent les cieux du paysage audiovisuel canadien. Sans doute que dans ce grand rassemblement des appétits comblés, TOUTE la population s'est rassasiée d'histoires qui lui appartiennent de façon authentique. Si donc c'est un phénomène, est-ce autour de la reconnaissance d'une culture nationale qu'il s'articule ? L'avenir le dira. Mais il existe une autre façon de construire son futur ; un vieux slogan militant me revient, qui l'exprime bien : « Ouvrez les yeux, fermez la télé » !!! ■



Émilie et Ovila (Photo : Michel Gauthier)

« Ce qu'il y a de rassurant, c'est d'apprendre que nos forces militaires en Allemagne n'ont pas manqué un épisode des *Filles de Caleb*, même pendant le pire de la guerre du Golfe.

« J'ai appris des choses fascinantes de Keith Randall, un employé de Radio-Canada qui dirige un mini-réseau de radio-télé à la base de Lahr en Allemagne. [...]

« M. Randall, qui est comme un chef de station régionale de Radio-Canada — avec toutefois l'assurance qu'elle ne sera pas fermée, l'armée ayant toujours des fonds — était au MIP TV pour voir les nouvelles productions. »
(Louise Cousineau, *La Presse*, 25 avril 1991)